

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 9 (1979)
Heft: 10

Rubrik: Nouvelle : Jean-Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

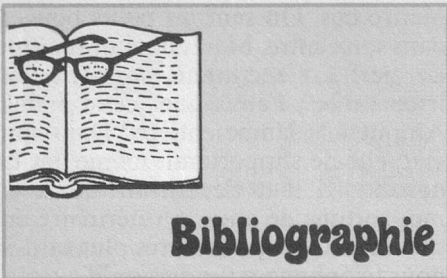
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Bibliographie

L'Enfant indésirable, et autres Récits par Armine Scherler, Editions Prospective, c.p. 279, 1010 Lausanne

Les quatre nouvelles qui composent ce livre traitent du problème de l'indifférence qui est la pire des solitudes. Que les protagonistes soient des enfants ou qu'ils aient atteint l'âge adulte ou encore la vieillesse, ils posent au lecteur, à travers leur vécu quotidien, une question essentielle: celle des rapports humains, de cette communication à la fois si simple et si difficile à réaliser.

Ce livre tombe en pleine Année de l'Enfant. Il est le bienvenu.

Max Gallo: «Les hommes naissent le même jour». 1^{er} volume: «Aurore», 2^e volume: «Crépuscule», Ed. Rob. Laffont, 1978, 1979.

Par l'auteur de «Cortège des vainqueurs» et de la «Baie aux anges». Max Gallo est historien et romancier. Reçu à «La voix au chapitre» de la TV Romande le 10 février, Max Gallo a relevé combien l'histoire est remplie de coïncidences vécues par des êtres de chair et de sang, et que le roman est une méditation sur le temps, la vie et la mort.

Dans ses deux derniers romans, Max Gallo réussit admirablement à tenir ce pari de façon naturelle.

Le 1^{er} janvier 1900, 7 enfants naissent en 7 lieux du monde: un Américain, une Polonaise, un Russe, un Français, un Allemand, une Indienne et un Chinois, chacun dans des conditions sociales très différentes.

Leurs destins vont se croiser et pour plusieurs se tisser. Toute l'histoire défile, marquée par les guerres de 1914 et 1939, racontant ces vies de 1900 à 1978. Comme l'a écrit Claude Manceyron: «... mains qui se serrent, lèvres qui s'effleurent, regards où tiennent toute la tristesse ou toute la tendresse du monde, ces gens nous deviennent incroyablement fraternels.»

R. Sch.

La vieille Dame de Djerba de Joseph Joffo. Ed. Châtès 1979.

Ceux qui ont lu les premiers livres de cet auteur «Un Sac de Billes» et «Anna et son Orchestre». liront avec joie ce roman estimé par les critiques comme le meilleur ouvrage de Joffo. L'auteur se renouvelle totalement, il retrouve la verve de la grande tradition des conteurs. Il rencontre «La Vieille Dame de Djerba», Liza. Il l'écoute. Elle lui raconte ses innombrables vies...

Récits tendres et drôles, souvent bouleversants, retraçant l'histoire de l'humanité, la lutte du bien et du mal, les joies et les souffrances.

Un livre qui peut être lu à haute voix.

R.Sch.

Petit Arbre, de Forrest Carter. Ed. Stock, 1979.

Ce roman est directement inspiré par la propre enfance de l'auteur, un Indien Cherokee.

«Petit Arbre» perd ses parents à l'âge de 5 ans et ses grands-parents le recueillent dans leur cabane en rondins des montagnes du Tennessee.

Ils vivent les trois dans une parfaite entente, au milieu d'une nature magnifique. «Petit Arbre» apprend la vie et parle avec les animaux et les végétaux.

Mais un jour les hommes de la ville viennent le chercher pour le mettre en pension en ville...

Un ouvrage qui peut également se lire à haute voix.

R. Sch.

Demain la Décroissance, par Georgescu-Roegen. Editions P.M. Favre, Lausanne

Un livre qui choquera peut-être. Pourtant il s'agit d'une œuvre très sérieuse.

Le professeur américain Georgescu-Roegen est à la fois économiste, statisticien et agronome. Ce livre est l'aboutissement de ses recherches: il démontre de façon claire et irréfutable que non seulement il ne peut plus être sérieusement question de croissance, ni même comme on l'entend fréquemment de «croissance zéro», mais au contraire la décroissance est absolument inévitable. *De deux choses l'une: ou nous aménageons la décroissance ou elle nous sera imposée.*

Georgescu-Roegen, sans doute le plus grand bioéconomiste de ce siècle, est très convaincant. A l'heure des grands débats sur l'énergie et l'écologie son apport est fondamental.

Jean-Jean

Nouvelle de Pier Allini

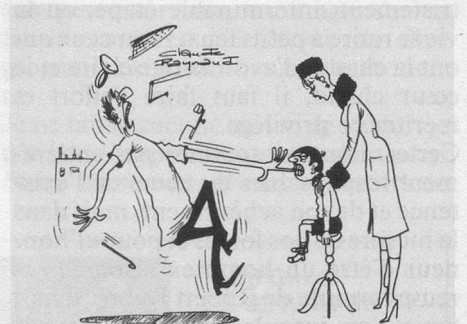
Il disait toujours que, plus tard, il voulait m'épouser. Il ne l'a pas fait. Son très jeune âge explique sans doute qu'il ait changé d'avis. Quand il me faisait cette promesse, il n'avait que six ans. Je le trouvais adorable, tendre, dominateur et, pour son goûter lui préparais d'immenses tartines de confiture. Qu'un si jeune enfant fasse preuve d'un tel appétit me remplissait d'admiration. Je crois d'ailleurs que mes tartines favorisaient beaucoup ses projets de mariage. Je lui demandais parfois:

— Pourquoi voudrais-tu te marier avec moi?

— Parce que chez toi, personne ne m'embête et puis, tu fais de tellement bonnes confitures!

Si j'avais espéré qu'il me dirait des choses tendres ou me ferait un compliment quelconque concernant mon apparence, j'eusse été bien déçue, encore que je fusse très fière qu'il appréciait mes confitures.

Je vivais depuis quelque temps dans une petite maison que je possède à la campagne. Je m'y cloîtrais littéralement pour essayer de survivre à une déception d'autant plus amère que j'approchais déjà de la trentaine. Je me sentais lasse et la solitude m'apparaissait tout à la fois comme un refuge et une menace. J'avais abandonné mon poste de secrétaire à la direction d'une grande maison d'export-import, je sous-louais mon appartement en ville



— Allons mon petit chou, ouvre la bouche et fait ahhh comme le demande le docteur. (Dessin Raynaud-Cosmopress).

et ici, au village le plus proche de chez moi, je remplissais le matin les fonctions de postière. C'est bien beau une petite maison à la campagne! Encore fallait-il gagner quelque argent pour me vêtir et me nourrir. Cet emploi à la poste me convenait à merveille. Je remplaçais la titulaire partie en congé de maladie pour plusieurs mois. L'après-midi, je m'occupais de mon jardin ou me livrais aux délices de la peinture. C'est d'ailleurs ainsi que je captivai Jean-Jean. Il habite la maison dont le jardin jouxte le mien et, un jour qu'il me vit devant mon chevalet le pinceau à la main, il entra dans mon domaine sans demander la permission en passant à travers la haie pour me regarder peindre. Il ne parlait pas. Moi non plus. Du coin de l'œil je l'examinais parfois à la dérobée. Une longue frange de cheveux blonds lui tombait sur les yeux tandis que souriait sa petite bouche gourmande qui gardait des traces de chocolat. L'air parfaitement sérieux il restait assis sur un gros caillou pour suivre mon travail. Quand, fatiguée de peindre, je commençai à ranger mes ustensiles, j'entamai la conversation.

— Est-ce que tu aimes mon tableau?

— Pas tellement, dit-il. Tu peins des arbres verts sur une prairie verte. Ce serait plus amusant si tu peignais les arbres en rouge.

— Alors il faut attendre l'automne. En automne, il y a des arbres rouges.

— Mais non, dit-il, tu ne comprends pas. Si tu peins tout comme tu vois, ce n'est pas la peine.

— Je voudrais un souvenir de ce paysage quand je retournerai en ville.

— Oh! alors, fais de belles photographies, comme mon papa.

— Tu trouves inutile de peindre?

— Tu pourrais inventer des choses. Une vache bleue. Un lac jaune. Mais si tu ne sais pas, cela ne fait rien.

— J'y réfléchirai.

Tout se passait comme si cet enfant — comme tous les autres — comprenait l'avant-garde de l'art. Avant même de connaître le nom des choses, il songeait déjà à les changer.

Il revint souvent. Sa mère acceptait avec reconnaissance de le savoir chez moi. Elle en profitait pour aller en toute tranquillité faire ses courses au village voisin. «Quand vous aurez assez de lui, il faudra le renvoyer!» Je n'en avais nullement assez. La gaîté de Jean-Jean me réconfortait. Il ramassait des cailloux qu'il m'apportait fièrement quand il les trouvait jolis; il pêchait dans le ruisseau des têtards qu'il conservait dans une vieille boîte

en fer blanc remplie d'eau; il prenait à pleines mains les vers de terre sans s'émerveiller le moins du monde en s'émerveillant de les voir se tortiller désespérément; il aimait les insectes, les grenouilles et tout ce qui vit. Il avait raison. Je ne me suis jamais permis de lui crier «Oh! quelle horreur» quand il s'extasiait sur la magnificence de ses trésors. Moi qui me limitais un peu trop à la beauté des fleurs, j'appréciais qu'il sût voir aussi la beauté des escargots, des araignées et des hannetons. Mais il ne devait pas s'en tenir là.

Peu à peu je prenais pied au village où je me plaisais. Mon chagrin s'estompa. Dès que j'eus repris goût à la vie, je fis la conquête de deux prétendants, l'un employé de banque à la ville voisine, l'autre architecte. Je les trouvais sympathiques, sans plus, mais je pensais aussi qu'il fallait bien que je me marie sans trop attendre si je ne voulais pas rester vieille fille. Toutefois je ne savais lequel des deux hommes choisir. Mon cœur ne battait plus vite ni pour l'un ni pour l'autre. C'est alors que Jean-Jean prit les choses en main. Il venait toujours chez moi sans s'annoncer, aux moments les plus inattendus. Un samedi après-midi que je prenais le thé avec l'architecte dans ma jolie salle à manger, Jean-Jean arriva tout essoufflé.

— Dis, tu veux me raccommoier ma poche?

— Bien sûr, mon chéri, mais pas maintenant.

— J'ai un grand trou, je perds tout ce que j'ai trouvé. Regarde.

Alors, sous nos yeux horrifiés, il posa sur la nappe blanche, à côté du beau gâteau-maison doré au four pour la circonstance, un mouchoir d'une propreté douteuse qu'il dénoua avec précaution pour nous montrer un serpent qui se coula sur la nappe avec une rapidité déconcertante. Mais plus rapide encore, Jean-Jean le rattrapait, l'élevait en l'air.

— Hein, il est beau!

Mon hôte, tout pâle, s'écria.

— Enlève ça d'ici tout de suite, petit malheureux.

— Oh! c'est pas dangereux. Il mord pas. C'est un orvet.

Le jeune architecte, très bien vêtu, très soigné, voulut repousser la main de Jean-Jean qui faillit lâcher l'orvet sur le gâteau. Le monsieur si bien habillé se leva précipitamment en renversant sa tasse de thé. Il fit des taches sur son beau pantalon. Moi-même très énervée, je giflai Jean-Jean pour la première fois.

— Va-t-en immédiatement et porte «ça» au jardin. Je ne veux plus te voir aujourd'hui.

Jean-Jean obtempéra, tête basse. Il s'en alla. Mais notre après-midi était gâchée. Je nettoyai le beau pantalon avec un peu d'eau tiède, puis j'enlevai le gâteau. Il nous coupait l'appétit. Mon prétendant écourta sa visite en promettant de téléphoner bientôt. Il ne le fit jamais plus.

Jean-Jean revint deux jours plus tard poser sur moi son regard naïf.

— Il est parti, le monsieur?

— Oui, par ta faute.

— Y reviendra pas?

— Non, je ne crois pas.

— Tu sais, j'ai fait exprès, avec l'orvet.

— Petit monstre, tu m'as fait beaucoup de peine.

— Mais non. Mon papa l'a vu un matin que tu n'étais pas là. Il travaillait avec un mètre en métal, tu sais un qui s'enroule et se déroule tout seul. Il mesurait tout. Les murs, les allées, les plates-bandes avant d'inscrire des choses dans un petit carnet.

Ainsi mon prétendant se croyait déjà chez lui. Il mesurait. Tiens, tiens! Peut-être devrais-je remercier Jean-Jean. Il me déconseilla d'ailleurs aussi l'employé de banque.

— Il est trop gros et il n'aime pas les enfants.

— Comment le sais-tu?

— Il me regarde pas gentiment et toi, tu veux des enfants?

— Bien sûr.

— Alors, tu vois, ne l'épouse pas.

Je suivis le conseil de Jean-Jean. Je craignais bien trop qu'il n'éprouvât mon deuxième prétendant avec une farce encore plus terrible qu'un orvet sur un gâteau, même si rester vieille fille ne m'enchantait guère.

Jean-Jean a cependant eu raison. Quand j'ai rencontré celui qui devait devenir mon mari, je n'eus aucune hésitation à lui accorder ma main. Jean-Jean lui-même n'aurait rien pu empêcher. Cet enfant a d'ailleurs un cœur fidèle. Il ne m'a pas épousée. Mais il a épousé ma fille et grâce à lui j'aurai bientôt le bonheur d'être grand-mère.

P. A.



— Je me moque de la conquête de Mars, rapporte ce casque ici tout de suite! (Dessin de Padry-Cosmopress).